

Jean-Marc Demetz

LES TROIS ROYAUMES

Tome 2



Pour Victor...

et Milo, Ophelia et Stella

VICTOR

27

*Kanaan, cité royale du royaume insulaire de Vag-Narök.
C'est la féria.*

La liesse se propageait en direction du port par une foule qui dégringolait de toutes parts dans les ruelles escarpées de Kanaan. Depuis un cycle, on avait attendu les festivités et voilà qu'elles démarraient. Au programme : jeux et distractions. Pendant sept jours, les gens allaient vivre un grand moment de relâche. Les corps et les esprits allaient se délasser et certains se divertiraient joyeusement pendant que d'autres tomberaient dans les abus du vin, de l'amour et de l'amusement.

Tous vêtus de blanc. Pour la fête, femmes et hommes drapaient par-dessus leurs tuniques des toges amples et longues. Chacun l'ornait d'un rebord de couleur selon son goût et toutes les teintes s'affichaient sauf le bleu, car on consacrait cette couleur traditionnelle à la décoration des bâtiments, pour les portes, les fenêtres, les escaliers de bois et les dômes des édifices royaux. Il en était ainsi et partout sur l'île, le bleu azur qui soulignait harmonieusement les maisons blanches constituait depuis toujours un intemporel trait d'union entre le ciel et la mer.

Ça grouillait de toute part et au fur et à mesure que les gens se rapprochaient du port, ils s'agglutinaient dans les ruelles du bas de la ville, se passant de main à main les gourdes de vin résiné pour arroser leurs gosiers asséchés par la chaleur. Les Narökien, on appelait ainsi les habitants du Vag-Narök, débarquaient de tous les coins de l'île. Féria ! Féria !

Kanaan était le joyau d'un endroit privilégié. Le soleil y était généreux, l'azur quasi permanent et la brise légère qui montait de la mer rendait les soirées douces. Elle était la cité royale d'une île de belle vie où la terre qui fournissait fruits et céréales en abondance était cernée par une mer bleu turquoise, claire et docile, qui regorgeait de poissons et de crustacés. Érigée sur un piton rocheux, elle présentait des bâtiments couverts de chaux et des toits en terrasse resplendissants au soleil. À ses pieds s'étendait un port dans le creux d'un large golfe. Partout dans le Vag-Narök, on la surnommait *Kanaan La Blanche*.

C'était le moment de la fëria où la foule affluait dans les rues du port et chacun cherchait une place sur la jetée et ses alentours. Pas question de rater le spectacle, mais avant, les tablées s'installaient un peu partout dans un jovial brouhaha. Festin ! Soupes de lentilles, de tripes, de pois chiches, crevettes et encornets frits, croquettes de crabes, langoustes, poulpes, dorades et rougets grillés, fritures de petits poissons, calamars farcis, sardines marinées, seiches à la sauce tomate, purées de fèves, d'aubergines, salades d'artichauts, de concombres, d'haricots blancs, poivrons et tomates farcis, aubergines, courgettes et champignons frits, poulets en croûte, tourtes d'agneau, jambons grillés, boulettes de viande, saucisses, ragoûts de veau, de lapin, de lièvre, de sanglier, gâteaux et biscuits aux noix, au miel, nougats de sésame, tartes aux pommes à la cannelle, flans au raisin, riz au lait, yaourts au miel. Et le gâteau du roi, la pâtisserie traditionnelle de la fëria, aux amandes et raisins secs. Il était cuit avec une pièce de monnaie et celui qui l'obtenait était considéré comme chanceux pour tout le cycle à venir.

Ils bâfrèrent pendant plusieurs heures, puis les trompettes sonnèrent et ce fut la ruée. Quarante mille personnes se levèrent et se précipitèrent vers l'amphithéâtre où elles se postèrent sur les gradins en continuant leur joyeux tumulte. Une fois le public en place, le roi Godfröd et la reine Sylvâne firent leur apparition dans la loge royale et la foule s'enflamma.

Plus bas, dans les sous-sols, était parqué Ardentis avec les autres adversaires. Il était là parce qu'on l'avait sélectionné pour sa musculature large et ferme et la grosseur de ses testicules. Ce point était d'une extrême importance, car les spectateurs venaient pour trouver de l'audace, de la violence, de la brutalité, en clair ce qui distingue hautement le combattant, et ils accordaient un large crédit à la taille des glandes génitales. Mais ça, Ardentis ne le soupçonnait pas.

Dans la pénombre où il attendait, la clameur à l'extérieur n'avait aucune prise sur lui. Un flegme inébranlable subsistait dans ses grands yeux ronds, opaques et insondables. Il pensait à ses terres, à ses prés, aux marais où les grues et hérons s'envolaient quand il les traversait. Il rêvait au vert des herbes, au jaune du sable, quand il courait là-bas dans les immenses étendues, il aimait beaucoup ça.

Pourquoi l'avait-on privé de la lumière et du soleil ? Pourquoi l'avait-on emprisonné dans une cave ? Que voulaient ces milliers de braillards au-dessus de lui ?

La porte s'ouvrit d'un coup en claquant sur le côté et on lui piqua la cuisse. L'aiguillon lui fit un mal de chien et il sortit de l'enclos, puis il fit quelques mètres et la douleur s'estompa. Il s'arrêta. Aveuglé, ébloui par la lumière crue. Des papillons dans les yeux, partout, incandescents. Ils disparurent pour laisser place à une lueur vive dans laquelle apparurent des formes.

Comme des danseuses qui virevoltaient autour de lui.

Des jeunes hommes habillés d'une courte tunique blanche enserraient Ardentis. Courbés en avant, ils avançaient la main en direction de sa tête et quand il portait le regard sur l'un d'eux, celui-ci reculait en glissant de trois ou quatre pas. Ardentis n'eut cure de tout cela et, quand il se mit en mouvement, ils s'écartèrent. Il alla se coller contre les gradins et trotta à la circonférence de l'arène. Le public, debout sur les bancs de pierre, le conspuait. Il fit un tour complet sous les quolibets et repéra au passage le roi, la reine et les notables dans les loges d'apparat, puis il se fixa et resta ainsi, l'œil pur, la paupière immobile, à regarder l'entourage. Que faisait-il là ?

Les jeunes hommes se rapprochèrent à nouveau et l'un d'eux lui prit la queue et tira dessus. Ardentis fit quelques pas pour se dégager de cette prise, mais un autre se posta devant lui en lui lançant des « kiss-kiss » en rafales. Ensuite, un des jeunes hommes déboula sur son côté et le griffa au front avec une sorte de peigne en métal. Après l'avoir touché, il se carapata les jambes à son cou. Tous ceux restés autour de lui se mirent à faire des « kiss-kiss » pendant que la foule braillait. Agacé, Ardentis voulut leur échapper et il s'élança au centre de l'arène, mais ses assaillants entreprirent une course en se croisant devant lui comme s'ils voulaient l'exciter.

Ardentis leva la tête très haute en mettant bien en évidence son encolure puissante. De cette manière, il exposait son ample poitrail. Qui voulait l'affronter ? Quel homme pouvait le combattre à mains nues ? Un taureau de sa trempe. Grand, souple, et musclé. Le garrot épais, les reins et la croupe étendus. D'insignifiants bipèdes ne pouvaient l'impressionner, toutefois les raseteurs qui virevoltaient tout autour en tendant leurs mains vers lui et en le provoquant de leurs « kiss-kiss » s'avérèrent parfaitement horripilants et Ardentis fut saisi de rage. Il fonça. À la poursuite d'un enqueteur, puis d'un autre et encore un. Il les pourchassa pendant un bon moment. Pas une seconde de répit. Les jeunes hommes couraient en se relayant, tantôt l'un d'eux surgissait dans son dos et le passait sur le flanc, puis il détalait pendant qu'un autre apparaissait de l'autre côté pour se sauver dans une direction oblique. Ardentis ruait et donnait des coups de cornes, mais sans atteindre son but, car il se précipitait à chaque fois vers le vide que les danseurs fantômes ouvraient sans cesse devant lui. À ce jeu-là, la fatigue ne tarda pas à le saisir et ses flancs commencèrent à battre furieusement. Son cœur palpitait. Ses yeux voyaient trouble.

Il puisa dans ses réserves jusqu'à plonger son organisme à son extrême limite et, le souffle rempli de hargne, il chargea à nouveau l'un des raseteurs. Il parvint, cette fois-ci, à le suivre à une courte distance, mais le jeune homme fila à l'autre bout de l'arène jusqu'à une barricade derrière laquelle il s'engouffra. Ardentis freina des quatre sabots pour ne pas claquer contre le bois. Il allait crever d'essoufflement. À peine stoppé, un deuxième raseteur surgit de

l'autre côté de la barricade, passa le long du taureau et s'enfuit. L'animal vit rouge, fit demi-tour et se jeta à la poursuite du gringalet. Juste au moment de son impulsion, surgissant de côté, un troisième raseteur prit le taureau à revers. À contre-pied, Ardentis stoppa net, ne sachant plus où donner ses coups de cornes, puis il se mit à se dandiner sur place. Ses dernières forces s'échappaient. Alors le raseteur passa entre les cornes et décrocha avec son peigne la cocarde fixée sur le front du fauve. Il s'en saisit et courut comme un dératé à l'autre extrémité de l'arène. La foule jubilait. L'homme tendait vers elle le plus haut possible son trophée.

C'était fini et la porte s'ouvrit. Les hommes vinrent à nouveau exciter Ardentis qui les suivit à l'intérieur de l'enclos des sous-sols.

Il y eut dix courses de taureaux et toutes les cocardes furent conquises. À plusieurs reprises, le fauve fit bouler le raseteur, mais il n'y eut pas d'accident grave. Pas de mort comme cela s'était produit la dernière fois et le spectacle se révéla un excellent cru, car l'équipe de raseteurs était particulièrement vive et coordonnée. Il y avait ceux qui déplaçaient le taureau avec les mouvements de leurs corps ; ils veillaient à laisser une courte distance entre eux et les cornes pour que la poursuite soit noble. Les gens adoraient ça. Ils fatiguaient les fauves pour leurs équipiers qui allaient directement à la tête cueillir la cocarde. Ils déboulaient droit sur le taureau en rasant les cornes pour toucher le front avant d'esquiver prestement. Ce fut vraiment un raset de valeur, estimable au vibrato qu'il provoqua dans la foule, car tantôt elle retenait son souffle et tantôt elle explosait en cris de joie à l'unisson. Par ailleurs, un raseteur reçut plus d'ovations que les autres, bien méritées, qui valaient plus pour sa vaillance que pour sa filiation avec le couple royal. Il rapporta ce jour-là quatre cocardes.

À la fin des courses, les gardians regroupèrent les taureaux et les sortirent de l'enclos pour les ramener aux près et, dès les premiers coups de sabots sur les pavés de la rue, ils furent assaillis par les jeunes qui se mirent à tirer les rênes de leurs chevaux et à fouetter leurs croupes, si bien qu'ils desserrèrent l'étau et que les taureaux recouvrèrent leur liberté. Cette tradition permit à Ardentis d'aller

faire la fête lui aussi à sa manière. Une fois libre, il fit valdinguer bon nombre de tables et de chaises sur le port et il chargea à plusieurs reprises des fêtards qui ne trouvèrent leur salut qu'en se jetant à la mer. Il lava de cette manière l'offense qu'il venait de subir.

Les taureaux furent capturés comme à chaque fois et reconduits dans leurs enclos, puis la fête reprit ses droits et la foule put s'adonner aux distractions de la fêria : pièces de théâtre, banquets, danses, musique, courses de bateaux dans le port, concours d'oursins, il s'agissait pour des plongeurs d'en cueillir le plus grand nombre dans un délai imparti. Toutes les réjouissances se déroulaient dans le bas de la ville, sauf une qui débutait chaque soir à la tombée de la nuit et qui se passait au château. Dans un site extraordinaire.

Le lieu où se dressait le palais n'avait rien de commun avec une forteresse. Ici pas besoin de remparts, tours, bastions, pont-levis, fossés ou créneaux, car du haut du piton rocheux sur lequel s'étendait la vaste terrasse qui la portait, la demeure royale ne craignait guère l'envahisseur, puisque la nature avait pourvu le promontoire de défenses naturelles infranchissables. Ainsi, à l'arrière du palais s'élevait un sommet escarpé, droit comme une muraille et hérissé comme des dents de scie, et par-devant, là où la terrasse finissait, tombaient des à-pics vertigineux.

Pour accéder au château, il fallait gravir quatre cents marches d'un escalier taillé dans la roche en permanence sous une solide garde. Le site royal du Vag-Narök était réputé si invulnérable qu'attaquer l'île pour aller se claquer le bec contre le roc n'avait séduit personne jusque-là.

Ceux qui avaient la chance d'y pénétrer découvraient un espace hors du commun composé exclusivement de bâtiments de plain-pied, en grand nombre, aux murs aussi blancs que ceux du village et aux boiseries recouvertes de la teinte bleu azur. Et combien de colonnes de marbres entouraient les bâtisses ? Mille comme certains l'évoquaient ? Rien n'était plus pittoresque, mais ce qui paraissait vraiment saisissant pour l'œil, c'était la fantastique végétation qui se dressait partout, sur les murs, dans les allées, sur les terrasses. Un

jardin merveilleux, des palmiers, des arbres, des fleurs, des herbes gigantesques et un réseau de petits canaux qui couraient à l'air libre parsemé de jets d'eau. Partout le bruit du ruissellement et le chant des oiseaux. Le plus haut jardin du Vag-Narök. On s'extasiait sur la magnificence de l'endroit au point que ça excitait parfois certains esprits de ceux du bas qui racontaient que les bâtiments du palais étaient si nombreux et les jardins si généreux qu'on s'y perdait. Ils évoquaient aussi des grottes creusées à même le roc qui cachaient quelques mystères enfouis.

C'était un honneur délicieux d'y être invité et de profiter du faste des fêtes. Les gens s'étonnaient du paysage et admiraient la vue panoramique sur le port et la mer. L'idéal était d'arriver au coucher du soleil.

Chacun espérait y accéder un jour, car c'était possible, puisque le roi et la reine invitaient à chaque occasion une quarantaine de personnes, la moitié des notables et l'autre moitié des gens du peuple. Ça se passait le matin quand on tirait au sort les invités pour le soir. Le roi ne permettait qu'une invitation par personne et on pouvait compter sur les postulants afin de reconnaître les filous qui tentaient une deuxième chance au tirage au sort.

28

Château de Kanaan.

Le roi Godfröd est malade.

Le soir du cinquième jour, la fête battait son plein au palais. Les convives se rafraîchissaient en buvant du vin résiné frais et dansaient. Toutefois un fait inhabituel faisait jaser les convives : l'absence du roi Godfröd. Il s'était éclipsé après le banquet et n'était pas revenu. Son retrait était-il en rapport avec sa mine de papier mâché ?

Il s'était retiré dans sa chambre où l'avaient rejoint la reine Sylvâne, le prince Victor et un homme en toge noire. Pendant la fêria, tout le monde portait une toge blanche sauf Rhÿs qui se dispensait des usages vestimentaires sous prétexte qu'il n'assistait à aucune récréation.

— Fermez les rideaux, ordonna-t-il.

Son ton était d'ordinaire autoritaire mais là il avait claqué, comme s'il avait été produit d'un coup sec par la tension du corps de cet homme planté près de la fenêtre, les mains croisées dans le dos, figé comme un échalas. Rhÿs éclipsait sous sa toge des membres grands et minces. Il portait des cheveux noirs, longs et raides. Son teint était pâle et un peu cuivré, son œil enfoncé se cachait sous de longs cils et son nez était fin et busqué. Ses adversaires le comparaient à un aigle. Ils disaient aussi qu'il possédait une immense préoccupation de lui-même et un manque absolu de bonhomie. Mais Rhÿs tenait une position privilégiée dans le royaume et il était le seul qui ne soit pas membre de la famille royale à pouvoir être accepté près du roi lors de telles occasions.

Godfröd n'allait pas bien. D'ordinaire, il donnait une impression de santé et de vigueur, et là, il se tenait alité, le souffle court, fatigué, le teint terreux, l'échine courbée. Le pauvre avait perdu de sa superbe. Où était le gaillard droit et solide ? Où était passée sa